Delphine Horvilleur

Quelques pistes pour sortir d'Égypte

La religion peut-elle nous rendre libres ? Pour tenter de répondre à la difficile question qui nous est posée, je vous propose d'effectuer un court voyage vers le texte biblique, et plus précisément vers l'un de ses récits centraux.

Que vous ayez lu la Bible ou pas, vous connaissez sans aucun doute cet épisode, dans la version hollywoodienne des « dix commandements », dans celle animée par les studios Disney, ou encore par la

voix de Louis Armstrong entonnant son célèbre gospel « Let my people go ! »

« Laisse mon peuple partir... » C'est ainsi que Moïse plaide devant Pharaon, dans le livre de l'Exode, pour la libération de son peuple, faisant de la sortie de l'esclavage le modèle biblique de rédemptions à venir. Nous pensons tous connaître ce récit tant il a inspiré d'interprétations contemporaines. Toutefois, une relecture attentive de ces versets hébraïques peut réserver quelques surprises et corriger la compréhension habituelle du texte. Non, la Bible ne promet pas vraiment la liberté aux hébreux. En vérité, le célèbre « Let my people go ! » n'apparaît pas tel quel dans le texte. Il ne constitue qu'un demi-verset, un simple début de phrase dont on étudie la fin. Lu dans son intégralité, le verset suggère autre chose. Dieu s'adresse à Pharaon par l'intermédiaire de Moïse et lui dit : Laisse partir mon peuple ... « afin qu'il me serve » (Exode 10:3).

Le Dieu de la Bible n'exige donc pas de Pharaon qu'il libère ses esclaves pour les affranchir de toute autorité, mais au contraire, pour que le divin puisse pleinement exercer la sienne. La libération consiste dans le texte non pas en l'accès à une pleine autonomie des individus, mais à leur entrée dans une servitude d'un autre type.

Il ne s'agit pas tant d'être libre, que d'être libéré du pouvoir égyptien qui incarne, pour la pensée biblique, la violence idolâtre, le culte de la divinité exercé dans l'oppression du prochain. Pour autant, s'en libérer ne signifie pas être totalement affranchi. Il implique l'acceptation d'une autre loi, d'un autre joug, d'une inévitable hétéronomie.

Certains percevront dans ce texte l'expression d'un dieu jaloux qui n'entend pas partager l'adoration d'un peuple à son service... Mais il s'y donne peut-être à lire un message plus subtil : la reconnaissance lucide des limites de la liberté humaine, l'impossibilité d'accéder par la libération à une autonomie absolue. La Bible semble pressentir ce qu'ont affirmé par la suite bien des philosophes, des scientifiques ou des psychanalystes, en soulignant l'illusion de la liberté absolue. Spinoza disait des hommes qu'ils sont « conscients de leurs appétits et ignorants des causes qui les déterminent ».

Le chemin vers plus de liberté personnelle consisterait dès lors en une reconnaissance accrue de ce qui nous meut, nous oriente, et nous contraint. Tel est le projet religieux dans son essence : la conscience forte et ritualisée d'une hétéronomie, c'est-à-dire d'un au-delà de soi qui nous oblige. La religion ne rend donc pas libre, dans le sens où, comme son nom l'indique, elle tisse des liens (l'étymologie du mot religion signifie le lien). Elle est une ligature sociale ou transgénérationnelle qui contraint, vis-à-vis du divin, de son prochain ou de la génération suivante.

Mais une religion qui lie peut-elle ne pas aliéner ? Force est de constater que la pratique religieuse se fait souvent aliénante lorsqu'elle génère une ritualisation compulsive, ou lorsque l'énoncé de son dogme ne tolère plus aucune liberté interprétative.

Tel est le propre du discours fondamentaliste qui enferme ou mutilé ses pairs au nom de ses pères. C'est-à-dire qui cherche à restreindre l'expérience humaine à sa vision du monde, au nom d'un passé souvent fantasmé, ou d'une pratique ré-inventée comme atemporelle. Un tel projet religieux est « pharaonique », au sens biblique du terme, dès lors qu'il tente par la force de se construire des mausolées-pyramides pour y enfermer les dépouilles d'une divinité mortifère.

Dans ce contexte, la question à laquelle il me semble urgent de répondre n'est pas « comment la

religion peut-elle nous rendre libres ? » mais « comment libérer le discours religieux de ce qui l'aliène ? » Comment lui permettre de retrouver les forces créatives et vivantes qui, du cœur de la tradition, sont capables de libérer l'homme et non de l'enfermer ?

Dans un essai publié en 1916, Martin Buber tente de répondre à cette question et propose de différencier la religion de la religiosité. Il définit cette dernière comme une créativité qui insuffle des significations nouvelles à la tradition, et écrit : « Au nom de la religiosité, les fils se lèvent contre leurs pères afin de trouver leur propre Dieu. Au nom de la religion, les pères maudissent leurs fils lorsque ces derniers refusent de les laisser leur imposer leur Dieu. »

Ce que Buber nomme religiosité, c'est ce que nous devons sans doute rechercher au sein des traditions religieuses aujourd'hui, afin qu'elles puissent à nouveau nous faire « sortir d'Égypte ».

C'est de cela dont il est question : Il nous faut relater cet épisode mythique, non pas comme l'histoire de nos ancêtres mais comme celle de notre génération. Ce paradigme universel et intemporel peut guider notre mise en route vers un ailleurs, pour y servir un projet qui nous lie à plus grand que nous.